

Cette formation a pour objet l'accompagnement des malades et des personnes en deuil. C'est un service qui requiert une formation soigneuse... Et pas seulement parce que, de nos jours, ce service est assuré par des laïcs ! Nous avons tous besoin de cette formation, et les prêtres au moins autant que les autres.

L'articulation de nos deux rencontres, le 28 mai et le 18 juin va s'inspirer de l'introduction solennelle du récit des adieux dans l'Evangile de Jean et plus précisément du récit du lavement des pieds :

« Jésus...

1. ayant aimé les siens qui était dans le monde,
2. les aima jusqu'au bout. »

Dans cette première rencontre, nous contemplerons, dans l'Evangile, comment Jésus, pendant sa vie terrestre, a aimé les gens. Et la fois prochaine, nous verrons ce que signifie le « jusqu'au bout » de l'amour de Jésus, cette ouverture vers le « plus grand ».

Donc regardons dans l'Evangile comment ça se passe quand Jésus rencontre les gens, pour nous mettre à son école. Mais que l'on met son nez dans un Evangile avec cette intention, une objection vient à l'esprit : nous ne sommes pas Jésus ! Dans l'Evangile on voit souvent Jésus faire des guérisons miraculeuses, et nous ne savons pas faire cela ! On voit souvent aussi Jésus parler avec autorité, faire la morale aux gens de manière souveraine, et il n'est pas évident que nous devons faire la même chose ! Et puis ce que nous envisageons, ce sont des situations bien particulières : une permanence d'accueil... une visite dans un hôpital... Dans l'Evangile on ne voit pas Jésus derrière un bureau en train de recevoir les gens qui demandent un baptême, un mariage, un enterrement, on ne voit pas Jésus visiter un établissement hospitalier ... Donc nous n'allons pas y trouver des recettes qu'il n'y aurait qu'à appliquer, des manières de faire qu'il faudrait purement et simplement imiter ; c'est évident. Cependant c'est bien au nom de Jésus que nous accueillons les gens ou que nous les visitons et, même si nous ne savons pas faire des miracles, nous pouvons absolument compter sur son soutien. Donc nous allons ouvrir l'Evangile pour y chercher les moyens d'accueillir les gens dans l'esprit de Jésus et même dans l'Esprit de Jésus, avec un E majuscule ; c'est le cas de le dire en ce temps de Pentecôte !

Il faudrait pour cela lire les quatre Evangiles... Mais en préparant la réunion d'aujourd'hui, j'ai préféré me concentrer sur celui de Luc. Je vais vous donner le texte de Lc où j'ai souligné chacune des rencontres de Jésus d'un bout à l'autre de son ministère, ainsi qu'une grille où j'esquisse une petite analyse de ces rencontres. Pourquoi se concentrer sur Luc ? C'est pour éviter le risque de la subjectivité, pour lire cet Evangile complètement, en évitant de choisir telle ou telle rencontre qui m'intéresserait davantage. Evidemment il faudrait faire le même travail pour Marc, Matthieu et Jean (et je vous le conseille...) mais pour aujourd'hui nous en avons assez avec Luc ! Par ailleurs Luc est le plus long des quatre Evangiles et aussi celui qui insiste le plus sur les rencontres personnelles de Jésus avec les uns et les autres.

En parcourant nos textes, une première chose saute aux yeux : la multiplicité des situations et des personnes rencontrées : Jésus rencontre ses proches évidemment, les gens de sa famille, ses amis, les disciples et leurs familles, les gens qui viennent prier à la synagogue... Il rencontre des notables et des riches ; il rencontre des pauvres (la veuve en est le type) et des exclus, les plus exclus étant les lépreux. Il rencontre des foules de malades et de possédés qui se précipitent sur lui. Il rencontre des gens bien, dont il admire à l'occasion la vertu et des gens considérés unanimement comme pécheurs. Il rencontre des juifs très religieux (ou censés l'être) comme les autorités de Jérusalem et des non-juifs comme le centurion, et même des samaritains, les pires ennemis des juifs. Il rencontre des vieillards et des enfants. Et n'oublions pas que sa vie s'achèvera sur la croix entre deux brigands. Bref, l'Evangile nous donne à entendre que Jésus s'adresse à chacune et chacun, quelles que soient leurs conditions d'âge, de statut social, de nationalité, de religion, de santé, de vertu...

Posons-nous une autre question : dans chacune de ces rencontres, qui prend l'initiative ? Y a-t-il une demande, et laquelle ? Là encore, nous trouvons une grande diversité, diversité dans les demandes et diversité dans les réponses que Jésus y apporte. On pourrait même dire que ce n'est jamais la même chose !

Quelquefois la personne rencontrée par Jésus ne demande rien. C'est Jésus qui prend l'initiative. C'est le cas dans trois récits de vocation (pêche miraculeuse et appel de Lévi, ch. 5 – appel des Douze, ch. 6) ; C'est aussi le cas dans trois guérisons qui se produisent le jour du sabbat : l'homme à la main desséchée, ch. 6, la femme infirme à la synagogue, ch. 13 et l'hydropique, ch. 14. Il faut enfin faire une mention spéciale du récit de la veuve de Naïn au ch. 7.

Prenons le temps de relire ces récits et d'y réfléchir :

D'abord les récits de vocation. En Lc 5, Jésus prend l'initiative à plusieurs reprises et de manière fort étonnante. Non seulement il demande un service à Simon (s'éloigner un peu du rivage de manière que la barque devienne comme une estrade), mais encore il fait intrusion dans sa vie professionnelle (*lâchez les filets...*) et le résultat inattendu bouleverse le patron de pêche. Ensuite, Jésus ne demande pas à Pierre de la suivre ; il considère la réponse comme acquise : *Désormais, ce sont des hommes que tu prendras*. Et effectivement : *laisant tout, ils le suivirent*. On pourra faire peu ou prou les mêmes constatations dans le récit de l'appel de Lévi et dans celui du choix des Douze : des moments extra-ordinaires, fondateurs, dans la vie de ces hommes, des événements où Jésus, comme Dieu dans l'Ancien Testament, prend toute l'initiative.

Ensuite les récits de guérisons le jour du Sabbat. La « passivité » des personnes concernées est éminemment significative : Jésus, justement, les fait sortir de la passivité. A chaque fois, ce qui est en question est le sens du Sabbat.

- Dans le cas de l'homme à la main desséchée (ch. 6), l'infirmité est le symbole même de l'incapacité à l'action. Jésus lui rend la possibilité d'agir. La loi du Sabbat ne vise pas l'incapacité de l'homme mais sa liberté.

- Dans le cas de la femme courbée, prostrée (ch. 13), on voit que le Sabbat, selon Jésus, a pour but de permettre à l'homme de se relever. Au lieu de rester penché sur son travail, « le nez dans le guidon », comme on dit aujourd'hui, la personne est invitée à se redresser, à lever les yeux vers le Seigneur et vers les autres. C'est ce qui se passe ici : *à l'instant même elle se redressa et elle glorifiait Dieu*.

- Quant à l'hydropique du ch. 14, son infirmité est aussi fort invalidante et devait l'handicaper gravement dans toute activité physique<sup>1</sup> : un épanchement de liquide qui peut gonfler à l'extrême diverses parties du corps. Ici encore l'action de Jésus a pour effet une libération.

La veuve de Naïn (ch. 7) : situation exceptionnelle à plusieurs égards. La rencontre est fortuite : Jésus croise en chemin un cortège funèbre ; c'est le hasard ou la providence... Nous nous rappelons que dans l'univers biblique (une société où il n'y avait pas de sécurité sociale), la veuve était le type même de la personne précaire. Et, malheur suprême, elle a perdu son fils unique, objet de tout son amour et aussi son seul soutien (remarquons au passage que la Sainte Vierge se trouvera un jour exactement dans ce cas...) Luc insiste sur la compassion et l'émotion de Jésus, et aussi sur son engagement physique : *En la voyant, le Seigneur eut pitié d'elle et lui dit: "Ne pleure pas." Puis, s'approchant, il toucha le cercueil...* (Alors que le contact d'un mort rendait rituellement impur). Enfin, c'est non seulement une guérison, mais une victoire sur la mort.

On voit que, de trois manières différentes, ces récits où le bénéficiaire n'a rien demandé manifestent la force et la merveille de la grâce divine agissant en Jésus. Comme le dira la pre-

---

<sup>1</sup> Le terme d'hydropisie était anciennement employé en français pour désigner tout épanchement de sérosité dans une cavité naturelle du corps, ou entre les éléments du tissu conjonctif. Il pouvait donc être synonyme d' « œdème ». La plupart du temps le terme d'hydropisie en tant que maladie servait à désigner la cause principale d'œdèmes généralisés à savoir l'insuffisance cardiaque congestive. (Wikipedia)

mière lettre de Jn : *Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu ; c'est lui qui nous a aimés... le premier !* (1 Jn 4,10.19)

*Souvent*, au contraire, les personnes expriment une demande très forte, avec une insistance extraordinaire. C'est en général (mais pas toujours, comme nous l'avons vu) ce que font les malades, les foules de malades qui se ruent sur Jésus. Et Jésus ne refuse jamais de les guérir. On ne trouve même pas dans Luc certaines résistances de Jésus comme en Marc dans le cas de la syro-phénicienne (Mc 7,24-30 ; cf. Mt 15,21-28 – ce qui mériterait aussi un commentaire...)

Regardons en particulier les quelques cas où Jésus déclare à la personne : « ta foi t'a sauvé(e) ». C'est en fait la situation inverse de celle dont nous parlions tout à l'heure :

- La pécheresse chez Simon le pharisien, au ch. 7 ;
- La femme hémorroïsse au ch. 8 ;
- Le dixième lépreux, samaritain, au ch. 17 ;
- L'aveugle de Jéricho au ch. 18 ;

Ce à quoi on peut ajouter deux cas où Jésus loue la foi des personnes :

- Les porteurs du paralysé au ch. 5 ;
- Le centurion au ch. 7.

Nous pouvons remarquer qu'il ne s'agit pas forcément de pauvres, mais de gens très malheureux, et de gens qui, d'une manière ou d'une autre sont « en dehors des clous »

- La pécheresse, évidemment... Remarquons tout de même qu'il n'est pas dit exactement que c'est une prostituée<sup>2</sup>, mais enfin, le moins qu'on puisse dire est qu'elle est mal vue de tous !

- La femme hémorroïsse est victime, en quelque sorte, d'une maladie honteuse, ce qui explique la furtivité de sa démarche.

- Le dixième lépreux n'est pas seulement lépreux mais originaire de Samarie, une ethnie en conflit mortel avec les juéens.

- L'aveugle de Jéricho n'est pas seulement aveugle mais mendiant ; d'ailleurs l'entourage de Jésus veut l'empêcher d'accéder au Seigneur.

- Enfin le centurion représente la puissance d'occupation et, quand Luc écrit une guerre atroce a eu lieu entre Rome et les juifs (66-70).

Nous pourrions nous demander quand il nous arrive, à nous, de rencontrer des gens qui sont « en dehors des clous »...

Nous pouvons nous demander aussi en quoi consiste le « salut » dont il est ici question. Il n'est pas identique à la guérison, dont il est nettement distingué dans plusieurs cas (la femme hémorroïsse et le samaritain ; quant à la pécheresse, elle n'est pas malade...) Ce salut ne serait-il pas tout simplement la rencontre même de Jésus, le fait de croiser son regard, la communion avec lui ? Ce qui va de pair avec le pardon des péchés et la guérison intérieure, quoi qu'il en soit de la santé physique. N'est-ce pas cette communion retrouvée qui fait que Jésus explose de joie au ch. 10 ? *Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits ! ... Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez !* C'est encore cela qui apparaît quand Jésus parle de la *joie dans les cieux* dans les paraboles de la miséricorde (ch. 15). On comprend alors la relation intime entre la foi et ce « salut » là...

Quelquefois, dans les exorcismes, les personnes secourues ne sont pas exactement des malades, mais des possédés (ch. 4 ; 8 ; 9...) Jésus s'adresse alors, non pas à la personne, qui est en quelque sorte absente, mais au démon qu'il menace et fait fuir. A ce sujet, signalons qu'il ne faut pas se laisser impressionner par le côté spectaculaire de la chose, qui peut provoquer soit le scepticisme, soit une excitation plutôt malsaine. Sans nier que la possession proprement dite puisse exister, dans tel ou tel cas, aujourd'hui, nous parlerions plutôt de maladie physique ou mentale (par exemple dans le récit de l'enfant épileptique, au ch. 9). Mais il n'empêche que le mal (ou le Malin) est ce qui détruit l'homme, et que l'action de Jésus, et la nôtre à sa suite, ont pour but de le vaincre.

---

<sup>2</sup> Il y aurait beaucoup de fantasmes à éliminer au sujet de cette femme...

D'autres fois les gens posent à Jésus des questions d'ordre théologique ou éthique, que ce soit avec sincérité ou avec l'intention de le piéger. Regardons par exemple les deux passages qui commencent de la même manière :

- 10:25 : *Et voici qu'un légiste se leva, et lui dit pour l'éprouver: Maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle?"...* (suite = parabole du Bon Samaritain)
- 18:18 : *Un notable l'interrogea en disant: "Bon maître, que me faut-il faire pour avoir en héritage la vie éternelle?"...* (suite = *quitte tout et suis-moi* – refus)

Dans le premier cas, le questionneur est de mauvaise foi, et Jésus lui renvoie la question, puis la discussion continue et Jésus va raconter une histoire qui va inciter l'autre à changer de position. Il demandait, de toute sa hauteur : *Qui est mon prochain ?* Et Jésus raconte : *Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho...* Spontanément je vais m'identifier à ce voyageur. Mais voici l'attaque des bandits et l'homme se retrouve par terre, et moi avec ! Et je m'aperçois que la question : « *qui est mon prochain ?* » change de sens quand c'est moi qui suis à terre et qui ai besoin d'être secouru...

Dans le second cas le dialogue est vif, mais sympathique. En conclusion, Jésus appelle l'homme à le suivre, et ça ne marche pas...un homme généreux, mais trop encombré ! Notons tout de même que, dans un cas comme dans l'autre, on ne sait pas si les intéressés ont évolué par la suite...

A ces questions, Jésus répond presque toujours par des enseignements, en tenant compte de la situation et de l'attitude de son interlocuteur. Il est intéressant à ce sujet de noter que souvent<sup>3</sup>, les enseignements de Jésus ne sont pas donnés comme des cours « ex cathedra » mais comme des réponses à des situations existentielles...

Je disais « presque toujours » car quelquefois Jésus doit constater l'échec du dialogue : il est impossible de communiquer. Ainsi quand il est accusé de chasser les mauvais esprits par Belzéboul, ou quand il refuse de donner un signe (ch. 11) et surtout dans les controverses avec les divers membres du sanhédrin au ch. 20, qui sont plutôt des joutes oratoires, des combats comparables aux exorcismes. Il est extrêmement triste – mais aussi, d'une certaine manière consolant – de voir que comme cela nous arrive bien souvent, Jésus touche du doigt ses limites humaines, alors même qu'évidemment, il ne s'agit pas de limites qui seraient dues au péché de Jésus...

Pour revenir aux demandes adressées à Jésus, notons quelques cas où la demande, implicite plutôt que formulée, est simplement de sa présence, de sa proximité, de son affection, voire de son pardon. C'est le cas – très émouvant – de la pécheresse du ch. 7 ou des petits enfants au ch. 18 (en Mc, Jésus leur fait un gros bisou !).

Dans un cas au moins les gens demandent à Jésus de prendre une décision à leur place (12,13 : *dis à mon frère de partager l'héritage*). Jésus les renvoie à leur responsabilité et en profite pour donner un enseignement sur le désintéressement. Dans ce cas, comme quand on lui demande le moyen d'avoir la vie éternelle, Jésus dit en quelque sorte : « C'est vous qui voyez ! »

Quant à l'attitude de Jésus, soulignons sa disponibilité. Bien souvent, il est assailli par les foules et ne les renvoie pas. Au ch. 8, il vient de débarquer après un séjour mouvementé au pays de Gérasa et voici Jaïre qui l'appelle au secours. Il accepte aussitôt de le suivre chez lui malgré la bousculade. Même disponibilité dans l'histoire des petits enfants qui devaient sérieusement perturber ses enseignements. Il est disponible et accueillant, sachant discerner tout le positif en chacun. On a vu comment il s'émerveille de la foi du centurion et même de celle des gens qui viennent de casser le toit de la maison ! Autre exemple : la célèbre histoire de Zachée, propre à Luc. Peut-être est-ce cette attitude très positive, très encourageante de Jésus qui étonne Jean Baptiste, dont la prédication était beaucoup plus sévère (cf. 3,7). Il n'attendait pas un Messie d'une telle douceur ; c'est pourquoi il envoie ses disciples lui poser la question : *Es-tu bien celui qui doit venir ?* (7,18)

---

<sup>3</sup> Il est vrai qu'il y a aussi dans les Evangiles beaucoup de discours, en particulier en Matthieu, Luc et Jean...

Cela dit on voit aussi que Jésus n'est pas prisonnier de son succès, il n'est pas « collé » aux gens, il sait prendre de la distance. Par exemple quand les foules veulent le retenir au ch. 4 ou quand il monte dans la barque au ch. 5 pour mieux pouvoir s'adresser à l'assemblée massée sur le rivage.

Cette distance est nécessaire en particulier pour la prière, sur laquelle Luc insiste beaucoup. C'est la prière qui permet à Jésus cet équilibre extraordinaire entre disponibilité et liberté. C'est en particulier dans la prière qu'il prépare les grandes décisions comme le choix des Douze. C'est la prière qui donne fécondité à toutes ses rencontres (et qui lui donne courage quand il rencontre l'échec).

On pourrait ici relire le Notre Père, qui se trouve en Lc et en Mt dans deux versions légèrement différentes<sup>4</sup>. Il contient cinq ou sept demandes, mais des demandes d'un genre bien particulier : ce sont des demandes qui consistent à épouser le projet de Dieu, à demander à Dieu ce que lui-même veut et ce qu'il fait déjà. Elles sont toutes, au fond, des variantes de : « *Que ta volonté soit faite* ». Elles expriment, si l'on peut dire, le « oui » de l'Alliance. Cela nous ramène à notre mission d'accueil et d'accompagnement, pour constater que c'est Dieu qui fait le travail (vous vous rappelez que tel est le leitmotiv de ce que nous appelons la « pédagogie d'initiation » et du Projet Diocésain de Catéchèse). C'est Dieu qui fait le travail mais il tient absolument à ce que nous collaborions avec lui ! C'est pourquoi il est essentiel qu'avant et après les temps que nous passons à rencontrer les gens, nous prenions le temps de prier pour ces personnes.

Remarquons encore que, dans l'Evangile, toutes ces rencontres ont des suites qu'on connaît quelquefois (quand par exemple il s'agit de personnes qui vont accompagner Jésus – ou quand il le refuse comme pour le possédé de Gérasa), mais que très souvent on ignore ! C'est un peu comme si l'Evangile voulait nous enseigner un certain détachement, une certaine liberté spirituelle : l'Evangile est annoncé, en parole et en acte mais nous ne sommes pas comptables des résultats.

Enfin nous pourrions maintenant relire les différents points que nous venons de repérer à la lecture de l'Evangile et nous poser à nouveau la question par laquelle nous avons commencé : Quelles conséquences pour notre travail d'accueil et d'accompagnement ? Comment tout cela peut-il nous aider à mieux accueillir dans l'Esprit de Jésus ?

P. Agneray

---

<sup>4</sup> Cf. en annexe, un petit commentaire du Notre Père.

Dans l'Évangile de Luc, quand Jésus parle à ses disciples de la prière, il insiste constamment sur le fait qu'il faut prier, tout simplement... sur le fait qu'il ne faut pas cesser de prier. Pourquoi cette insistance ? parce que Jésus sait bien que nous risquons fort de ne plus prier : il y a la lassitude, le découragement, le fait que nous n'arrivons pas à prier comme nous le voudrions, que nous ne nous sentons pas dignes, que nous avons le sentiment de ne pas être exaucés... Alors Jésus répète inlassablement : ne cessez pas de prier ! Le Père vous écoute ! il vous exaucera, même si ce n'est pas de la manière que vous imaginez. Et Jésus invente cette magnifique petite parabole des parents qui savent donner de bonnes choses – et non pas des mauvaises – à leurs enfants ; alors combien plus le Père du ciel...

Mais venons-en au Notre Père. L'Évangile de Luc et celui de Matthieu en donnent des versions un peu différentes. Je vais ici commenter celle de Matthieu (Mt 6,9-13), parce que c'est celle que nous savons par cœur et que nous disons tous les jours.

Notons d'abord que le Notre Père n'est pas tout à fait une prière comme les autres. D'habitude, dans la prière – du moins c'est notre impression – nous disons à Dieu : « Fais ceci, fais cela », comme si j'allais lui faire changer d'avis pour qu'il fasse ce que je veux. Dans le Notre Père, c'est exactement le contraire ! Tout le Notre Père est pour dire à Dieu : « Seigneur, je suis d'accord ce que tu veux, avec ton programme, avec ton projet pour moi et tout être humain, parce que je sais que c'est ce qu'il y aura de mieux ! Le Notre Père tout entier n'est pas autre chose que le « oui », le consentement à l'Alliance. Lisons-le maintenant.

« Notre... » Dieu n'est pas mon Père à moi tout seul. Il fait alliance avec un peuple. Pas de place pour l'égoïsme dans ma relation au Seigneur.

« Père... » Dieu a beaucoup de noms différents, parce que le mystère de Dieu est inépuisable ; mais Jésus emploie de préférence cette appellation : Père ; pourquoi ? Parce que le père est celui qui donne la vie ; Dieu est celui qui me crée, maintenant. Et aussi parce que le père est celui qui donne la Loi, laquelle n'est pas autre chose que le moyen de vivre.

« qui es aux cieux... » Le ciel – évidemment il ne s'agit pas ici du ciel au sens physique – est sans doute l'image la plus parlante, la plus facile à saisir pour dire la divinité de Dieu, sa grandeur infinie, sa transcendance, sa lumière, sa beauté...

« que ton Nom soit sanctifié... » Arrêtons nous un peu sur cette phrase qui est plus difficile à comprendre. Il faut d'abord réfléchir sur le « nom », en général. A quoi sert mon nom, ton nom ? il me sert à t' « appeler », à te nommer, mais aussi à entrer en relation avec toi. Dans la Bible le Nom de Dieu signifie sa relation à nous, sa présence ; par exemple le Temple de Jérusalem est appelé (dans le livre du Deutéronome) : « le lieu que Dieu a choisi pour y faire habiter son Nom ».

Et « sanctifier », qu'est-ce que cela veut dire ? Sanctifier, c'est « faire saint » ; cela renvoie à notion de sainteté, ou de sacré, sur laquelle les spécialistes de la religion ont beaucoup réfléchi depuis environ un siècle... On dit souvent que la « sainteté » de Dieu, c'est sa différence, la transcendance que nous évoquons tout à l'heure en parlant du ciel. Mais quand on y regarde de plus près, dans la Bible en tout cas, la sainteté de Dieu est aussi et surtout le fait qu'il donne la vie. Prenons par exemple les oracles du prophète Ezéchiel (ch. 36 et 37) dont Jésus reprend les termes dans le Notre Père. Ezéchiel parle au peuple en exil, qui est comme mort : « Je sanctifierai mon grand Nom, que vous avez profané à la face des peuples... Je vous ferai revenir des pays étrangers et je vous ramènerai sur votre terre... Je vous donnerai un cœur nouveau ; je mettrai en vous un esprit nouveau... Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu... Je vous ferai sortir de vos tombeaux et vous vivrez... »

La demande du Notre Père pourrait donc se traduire : Mets en œuvre, fais fonctionner ta sainteté dans ta relation à nous, en nous sauvant, en nous libérant, en nous donnant la vie et en nous faisant vivre dans ton amour.

« que ton Règne vienne... » Le Règne de Dieu, ou son Royaume, c'est toute la mission de Jésus : il est venu précisément pour annoncer, pour inaugurer ce Règne (Mc 1,14-15). Et en quoi consiste-t-il, ce Règne ? C'est la situation des êtres humains et les relations entre eux comme Dieu les veut. Cela est magnifiquement décrit dans le Ps 146 (145) :

« Il garde à jamais sa fidélité ; il fait justice aux opprimés ; aux affamés, il donne le pain ; le Seigneur délie les enchaînés. Le Seigneur ouvre les yeux des aveugles, le Seigneur redresse les accablés, le Seigneur aime les justes, le Seigneur protège l'étranger. Il soutient la veuve et l'orphelin, il égare les pas du méchant. D'âge en âge, le Seigneur régnera... »

Tout cela est donc en quelque sorte le « programme électoral » de Dieu, le programme de son Règne : ce que Jésus annonce et met en œuvre. Il suffit de lire l'Évangile pour le constater.

« que ta volonté soit faite... » Comme je le disais, le Notre Père n'est pas autre chose que l'acquiescement à ce programme de Dieu, à ses décisions, à ses projets, à sa volonté et pour tout dire à sa Loi. Cela me fait penser au Ps 119 (118), qui se présente comme une longue acclamation, un interminable éloge de la Torah, appelée de diverses manières : Loi, commandements, Parole, préceptes, promesses...

« sur la terre comme au ciel... » La première partie du Notre Père revient au point de départ, pour dire ceci : toutes les demandes qui précèdent visent à ce que les choses se passent entre nous les humains (sur la terre) comme elles se passent en Dieu (au Ciel), dans l'amour éternel du Père et du Fils, dans l'Esprit Saint.

« Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour... » Cette demande là est bien facile à comprendre ! Elle rappelle la manne du désert (Ex 16), quand le Peuple marchait et vivait comme suspendu au don quotidien de Dieu. Elle annonce aussi l'eucharistie, le Pain par excellence qui est Jésus lui-même...

« Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... » Dans le texte grec, l'Évangile de Matthieu a littéralement : « Remets nous nos dettes comme nous avons remis... » Cela renvoie à la formidable bonne nouvelle exprimée de façon saisissante par Paul en Col 2,14 : « Il a détruit le billet de la dette... » Nous étions endettés, surendettés, insolvable... nous avons fait un chèque de un milliard d'euros, chèque sans provision bien sûr. Et voilà que d'un seul coup Dieu a déchiré le chèque ! En disant le Notre Père, j'entre dans cette dynamique de libération, de gratuité, pour recevoir et pour donner à mon tour le pardon.

« Et ne nous soumet pas à la tentation... » Cette phrase-là fait souvent difficulté, car elle nous donne l'impression que Dieu veut nous soumettre à la tentation, à l'épreuve, et que nous lui demandons de changer d'avis... Mais c'est oublier ce que nous avons dit et répété : tout le Notre Père consiste à dire à Dieu : nous sommes d'accord avec toi, à adhérer à son projet. Dieu veut que son Règne vienne ; il veut nous donner notre pain (et d'ailleurs il le fait chaque jour) ; il veut nous pardonner ; il veut que nous n'entrions pas en tentation. Le problème est que nous, nous le voulions aussi ! Et la prière du Notre Père est comme un pédagogie pour atteindre cet objectif.

« mais délivre-nous du mal (ou du Malin.) » Faut-il le rappeler ? Le Notre Père, cette merveilleuse prière, comme tout l'Évangile, n'est pas un conte de fée ! La vie à la suite de Jésus est un combat contre le mal et l'auteur du mal. Cela fait penser à la liturgie du baptême, avec la renonciation à Satan et l'adhésion à Dieu, Père, Fils et Saint Esprit. L'Évangile est un combat qui mènera Jésus sur la croix. Mais sur la croix son amour sera vainqueur.

Paul Agneray, Puy Saint Vincent, 25 juillet 2010